







## 2 DOCTRINE DES CHINOIS

de la patrie. Il faudroit écrire l'histoire entière de ce grand Empire, pour faire voir jusqu'où la Piété Filiale y a perpétué de génération en génération, ce respect universel pour l'antiquité, cette beauté de morale, cet ascendant irrésistible de l'autorité légitime, cette noblesse d'administration, ce zèle pour la chose publique, enfin ces vertus sociales & patriotiques qui l'ont conservé au milieu des ruines de tous les autres Empires, & l'ont conduit à ce haut degré de grandeur, de puissance & de richesse où nous le voyons aujourd'hui. Autant il est certain que la Piété Filiale touche de plus près au cœur de l'homme que l'amour soit de la liberté, soit de la patrie, autant il est aisé de comprendre que Rome & Lacédémone ayant péri au milieu des plus éclatans prodiges de constance & de valeur, d'intrepidité & d'héroïsme, la Chine a pu & dû se conserver au milieu du flux & du reflux de mille révolutions, se sauver de ses propres naufrages, triompher de ses propres défaites, & subjuguier ceux qui l'ont conquise, en les conquérant eux-mêmes à la Piété Filiale. La Piété Filiale en effet, ne montrant qu'un Père aux peuples dans leur Souverain, & ne faisant voir que des Enfants au Souverain dans ses sujets; plus la dépendance des sujets est noble & libre, plus elle doit être illimitée; plus aussi l'autorité du Souverain est douce, modérée & bienfaisante, plus elle doit avoir de force & d'énergie. Toutes les Provinces, quelque nombreuses & quelque immenses qu'elles soient, ne font plus qu'une grande Famille dont l'Empereur est le *Père & la Mère*, comme disoient les Anciens: expression sublime & touchante, qui donne la plus magnifique idée de la Chine, & est comme le mot de l'énigme de la durée de ce grand Empire. Mais il faudroit toutes ses Annales pour l'expliquer, & un Thucydide ou un Tite-Live, pour les écrire, peut-être même encore que leur génie plieroit sous le faix.







& en vers, anciennes & modernes, telles que nous les avons trouvées çà & là ; 7°. à une suite choisie d'exemples de Piété Filiale les plus préconifés, les plus souvent cités, & qui caractérisent mieux celle des Chinois ; 8°. à un Recueil de pensées, maximes, réflexions, proverbes, caracteres & portraits tirés des livres qui nous sont tombés sous la main (a).

Comme l'Europe est encore bien éloignée de la Chine, il est evident qu'une indication générale ne sauroit suffire pour la majeure partie des morceaux & pieces dont est composé ce Recueil. Il faut les connoître en détail, pour en trouver la lecture plus intéressante : chacun aime à favoir qui lui parle & sur quoi est fondée l'autorité de son témoignage. Nous avons jugé à propos, par cette raison, de mettre de courtes notices à la tête de chaque article (b).

(a) L'Europe ne demandant gueres que des faits & des textes originaux sur les Chinois, on a cru devoir supprimer une partie des réflexions & des sentimens particuliers de ceux qui envoient ces Mémoires. On a aussi retranché des textes traduits quelques traits trop près de la nature, & qui auroient publesser la délicatesse de l'Europe.

(b) *Protestation.* Comme la droiture de nos vues & la pureté de notre intention, en composant ce Recueil, ne fussent pas pour nous rassurer sur les méprises, les fautes ou même les propositions peu exactes qui pourroient nous être échappées, nous déclarons ici que nous sommes prêts à rétracter & condamner sans aucune restriction, explication, ni limitation, rétractons même & condamnons dès ce moment tout ce qui pourroit n'être pas pleinement & entièrement conforme à l'enseignement de l'Eglise Ro-

maine ; en conséquence, si on vouloit donner cet Ouvrage au Public, non seulement nous consentons, mais nous prions qu'on ait la charité d'y faire toutes les corrections & suppressions qu'on croira nécessaires, & nous les avquons de tout notre cœur pour tout ce qui regarde le dogme & la morale de l'Eglise. Pour ce qui n'est qu'erudition, critique, systèmes & opinions, nous prions qu'on veuille bien s'en fier à notre exactitude & à nos recherches dans tout ce qui ne seroit pas contraire aux loix & à la police du Gouvernement ; mais pour ce qui n'est qu'elocution & langage, si on vouloit donner ce Recueil au Public en entier, nous nous faisons justice & convenons qu'il auroit besoin d'être retouché par une main amie, & nous ne pouvons que faire des prieres pour demander un travail si ingrat.



CHAP. *Hoen-y, Tsiou-y & Sang-fou.*

Du respect pour les vieillards, dépend la Piété Filiale & la déférence pour les aînés ; de la Piété Filiale & de la déférence pour les aînés , dépend la tranquillité de tout l'Empire.... Confucius disoit : *Qu'on pouvoit juger du gouvernement par la maniere dont se faisoient les festins publics.*

On juge des personnes par leur conduite durant le deuil.

On obéit à sa mere comme à son pere, on a le même amour pour l'un & pour l'autre ; mais la mere ne tient que le second rang. Le ciel n'a pas deux soleils, la terre n'a pas deux Empereurs, un royaume n'a pas deux Princes, une famille n'a pas deux maîtres, un seul doit commander ; aussi quand le pere vit encore, on ne porte qu'un an le deuil de sa mere, afin de faire voir qu'il n'y a qu'un chef.

## *HIAO-KING*, OU LIVRE CANONIQUE sur la Piété Filiale.

### *Notice du Hiao-king.*

**L**E *Hiao-king* ou Livre Canonique sur la Piété Filiale, est, dit-on vulgairement, le dernier ouvrage de Confucius, & fut composé l'an 480 avant J. C. Les Savans ont fait un grand nombre de dissertations pour examiner & constater si ce petit dialogue est véritablement de ce sage. Ce qu'on y voit de plus clair, c'est qu'on le lui a toujours attribué, & qu'il n'est pas historiquement démontré qu'il en soit l'Auteur. Cependant, comme plusieurs Empereurs, quelques anciens historiens & de très-célebres critiques articulent nettement que c'est le Socrate







Qui aime ses parens, continua Confucius, n'oseroit haïr personne; qui les honore, n'oseroit mépriser qui que ce soit. Si un Souverain sert ses parens avec un respect & un amour sans bornes, la vertu & la sagesse des peuples croîtront du double, les barbares mêmes se soumettront à ses arrêts (6). Voilà sommairement ce qui concerne la Piété Filiale du Souverain: *Un seul cultive la vertu, dit le Chou-king, & des millions de cœurs volent vers elle.* Si celui qui est au-dessus des autres est sans orgueil, son élévation sera sans péril; s'il dépense avec économie & avec mesure, quelque riche qu'il soit, il ne donnera pas dans le luxe. En évitant les périls de l'élévation, il en perpétuera la durée; en se préservant du luxe, il jouira continuellement de l'abondance. Sa grandeur & ses richesses assurées, elles assureront son rang suprême à sa famille & la paix dans ses Etats. Voilà sommairement ce qui regarde la Piété Filiale d'un Prince;

une grande recommandation pour la multitude, mais encore parce qu'il étoit essentiel de faire voir que sa doctrine découloit de la nature de l'homme, avoit toujours été regardée comme le point d'appui de toutes les loix sociales, & étoit l'explication claire & unique des grandes choses qu'avoient faites les Anciens.

(6) Nos annales en font foi. Les Barbares qui nous environnent depuis la pointe occidentale de la grande muraille jusqu'à la mer du midi, ont résisté dans tous les temps aux armes victorieuses des plus grands Empereurs, ou n'ont fait que plier pour peu d'années. On venoit à bout de mettre leurs armées en fuite, de conquérir leurs pays, de dissiper leurs peuplades, ou de les contenir, mais jamais de

les soumettre. Plus on avoit remporté d'avantages sur eux, plus ils devenoient indomptables & furieux. Quand au contraire l'innocence, la douceur & la beauté de nos mœurs publiques étonnoient leur barbarie & les charmoient, on les voyoit venir d'eux-mêmes rendre hommage à l'Empereur, lui offrir leurs tributs sauvages, & le prendre pour juge de leurs différens. La gloire ne fait que des blessures, la vertu seule triomphe des préjugés, gagne & attache les cœurs. Plus une nation est barbare, plus elle doit être touchée de voir qu'un citoyen trouve parmi ses concitoyens des sentimens & des soins que les Peres & Meres ne trouvent pas toujours chez elle auprès de leurs propres enfans,

*Craignez,*





mairement ce qui est particulier à la Piété Filiale d'un Grand. Il est dit dans le *Chi-king*: *Ne vous relâchez ni jour ni nuit dans le service de l'homme unique* (9), [c'est-à-dire, de l'Empereur].

Servez votre père avec l'affection que vous avez pour votre mère, & vous l'aimerez également; servez votre père avec la vénération que vous avez pour votre Prince, & vous le respecterez également. Ayant pour votre père l'amour que vous sentez pour votre mère & le respect dont vous êtes pénétré pour votre Prince (10), vous servirez le Prince par

du rang qu'ils avoient dans l'Etat. Mais s'il étoit déposé honteusement, il étoit rare qu'on ne l'obligeât pas à abattre la salle de ses ancêtres, ce qui devenoit une flétrissure & une désolation encore plus accablante que la perte de ses dignités.

(9) Nous avons ici plusieurs observations à faire: 1°. il ne faut qu'ouvrir les livres de Confucius, de *Tseng-tse*, de *Mong-tse*, &c. pour observer qu'ils citent des textes des *King*, tantôt en garantie d'un fait, tantôt en preuve d'un point de doctrine, tantôt en décision d'un article de morale, &c. 2°. Les autres *King* sont cités en plusieurs manières dans le *Li-ki*, & le *Chou-king* se cite aussi lui-même. 3°. Les textes & passages des *King* sont cités ordinairement dans leur sens *obvie* & littéral; mais ils sont cités aussi dans un sens allégorique & figuré. 4°. Toute citation des *King* paroît être donnée pour un témoignage irrécusable, pour une preuve invincible & pour une décision *ultime* & irréfragable. 5°. Il est d'usage d'adoucir par l'interprétation, les textes dont le sens

littéral seroit trop nud, ce qui a lieu non seulement pour les sentences & maximes de morale, mais encore pour celles qui ont trait au penchant d'un sexe pour l'autre; & quoiqu'il y ait dans le *Chi-king* nombre de chansons dont le sens *obvie* est très-galant, Confucius a enseigné qu'il n'y avoit rien qui pût alarmer la pudeur. 6°. On trouve par-tout que les *King* contiennent la grande doctrine, la doctrine de tous les temps, & que le Saint seul peut les avoir écrits.

(10) Dans l'antiquité comme aujourd'hui, on montoit de toutes les conditions dans la sphère des Lettrés, plus ou moins haut, selon qu'on avoit plus ou moins de talens & de science, & de-là aux charges, emplois & dignités du gouvernement. Plus un Lettré s'est élevé au-dessus de son père, plus il est à craindre qu'il ne perde de vue insensiblement combien il reste toujours au-dessous de lui par sa qualité de fils. Il n'y a que l'amour & le respect qui puissent le sauver d'un si horrible égarement. Qui aime en effet & respecte de cœur

Piété-Filiale, & ferez un sujet fidele; vous déférerez à ceux qui sont au-dessus de vous par respect filial, & vous ferez un citoyen soumis: or, la fidélité & la soumission préviennent toutes les fautes vis-à-vis des supérieurs (11). Quel moyen plus sûr, soit de garantir ses revenus & dignités (12), soit de conserver le droit de *Tsi-ki* à ses ancêtres? Voilà sommairement ce qui caractérise la Piété Filiale du Lettré. Il est dit dans le *Chi-king*: *Que la crainte de flétrir la mémoire des auteurs de vos jours, occupe les premières pensées de votre réveil, & que le sommeil même de la nuit ne vous les ôte pas* (13).

Mettre à profit, toutes les saisons, tirer parti de toutes les terres, s'appliquer à ses devoirs & économiser avec sagesse pour nourrir son pere & sa mere, c'est-là sommairement en quoi consiste la Piété Filiale de la multitude (14).

son pere, voit toujours en lui la prééminence sacrée de la paternité, & se fait un plaisir de lui prouver en tous ses procédés, l'obéissance affectueuse d'un fils respectueux.

(11) Les Anciens disoient: *Ce n'est pas pour jouir des honneurs & des richesses attachées aux dignités qu'un fils entre dans la carrière des emplois du gouvernement, c'est pour consoler la tendresse de ses parens, les acquitter envers la patrie, & leur rendre la vie plus douce.* Or qui a cela en vue, sera fidele à son Prince & soumis à ses supérieurs. Plus même il est occupé de ses parens, plus il s'observe & mesure toutes ses démarches.

(12) On avoit des revenus sur l'Etat, dans l'antiquité, dès qu'on étoit monté au grade de Docteur; mais on n'entroit en charge qu'à son rang, encore falloit-il le choix exprès du Prince ou de l'Empereur.

Tous ceux qui étoient en charge avoient droit de faire avec plus de pompe & de solemnité les cérémonies à leurs ancêtres.

13. Ces paroles du *Siao-ya* peignent merveilleusement les pensées & la doctrine de l'antiquité. On auroit accusé Confucius d'exagération, s'il avoit pris sur son compte cette belle maxime. Voilà pourquoi il a affecté de la tirer du *Chi-king*, encore a-t-il eu l'attention de ne l'appliquer qu'à ceux qui faisoient une profession ouverte d'étudier & de suivre la morale des anciens sages.

(14) Depuis le commencement de la Monarchie jusqu'à la grande & fatale révolution de *Tsing-chi-hoang*, quoiqu'on distinguât quatre ordres de citoyens, 1°. ceux qui étoient en charge, ou en passe d'y entrer; 2°. les cultivateurs; 3°. les









l'Empire, les *Kong*, les *Heou*, les *Pé* & les *Nan*. Aussi les dix mille Royaumes concouroient-ils avec joie à tout ce qu'ils

ce qu'il articule & ce qu'il ne fait qu'insinuer ; sans cela, on ne fauroit bien entrer dans le sens du texte. 1°. Il raconte deux faits consignés dans les Annales : le premier, que les Empereurs de ce temps dont il parle n'auroient osé manquer à la moindre etiquette vis-à-vis de l'Envoyé du plus petit Prince, soit à sa réception, soit à ses audiences : le second, que quand ils faisoient les cérémonies annuelles dans la salle de leurs Ancêtres, les Princes de l'Empire venoient en foule en augmenter la pompe & la solennité par leur présence. 2°. Confucius a dit plus haut, en parlant de la Piété Filiale de l'Empereur : *Qui honore ses parens, n'oseroit mépriser qui que ce soit*. Il prouve ici cette maxime par les faits notoires des fondateurs de la dynastie ; puis, pour marquer sa liaison avec la Piété Filiale, il fait observer que tous les Princes dont on honoroit les députés, concouroient à l'envi à la pompe des cérémonies aux Ancêtres. 3°. Il articule très-nettement que les grands Empereurs ne réussissoient à gouverner les peuples par la Piété Filiale, que parce qu'ils étoient les premiers à en remplir les devoirs, non seulement comme fils, freres, parens, &c. mais encore comme chefs de tous les Princes. Pour faire sentir d'un autre côté combien la Piété Filiale, ainsi étendue, devoit faciliter le gouvernement de l'Empire, il montre que par cela même, qu'elle empêchoit les Empereurs

de manquer au plus petit Envoyé, elle les mettoit en garde, à plus forte raison, contre ce qui auroit pu offenser les Princes, & leur faisoit tenir une conduite pleine de réserve, qui devoit assurer le succès de leurs soins dans le gouvernement de l'Empire. 4°. Il insinue à l'Empereur de son temps que si son autorité va toujours en s'affoiblissant, c'est qu'il s'écarte dans son gouvernement, des maximes de Piété Filiale, qui avoient porté si haut celle de ses prédécesseurs, & que ce n'est qu'en revenant à ces maximes qu'il peut la rétablir ; c'est-à-dire, que bien loin de disputer aux Princes qui viennent à sa Cour les honneurs qui leur sont dus ( ce qui l'avilit ) il doit affecter de traiter avec honneur les Députés de ceux qui lui manquent. Ce n'est pas tout, en rappelant la pompe des anciennes cérémonies aux ancêtres, il fait comme toucher au doigt par le contraste du peu qui en restoit, que toutes les intrigues, les ruses, les traités, les ligués & les maneges politiques qu'on avoit voulu substituer à la Piété Filiale, n'avoient servi qu'à augmenter l'esprit d'indépendance, & à éloigner de la Cour les grands vassaux de la Couronne, qui se faisoient autrefois une fête & un honneur d'y venir. Ces quatre remarques ont également lieu pour ce qui suit, dans le sens qui y convient,

faisoient











jusqu'au respect. Si sa doctrine n'a pas besoin de reprendre pour

nombre d'enfans mieux nés, ces tristes expédiens sont absolument nécessaires pour ne pas manquer l'éducation, & que quelque lumineuses que soient les vérités capitales qu'on enseigne à l'enfance, quelque attrayantes que soient les vertus qu'on propose à ses premiers efforts, cela ne suffit pas pour ce premier âge : mais le fait n'explique pas le pourquoi, & c'est ce qui les embarrasse. Ils disent bien que les passions naissantes d'un enfant ont besoin de ce frein pour être contenues; qu'il faut que la crainte supplée à la raison qui n'a pas encore d'autorité sur elles; que d'ailleurs on exige d'un enfant nombre de choses qui ne sont que de convention entre les hommes, & qui pourroient être autrement sans être mal; que les peres & meres laissent voir en eux des foibles & des défauts qui décréditent leur enseignement dans la petite imagination de leur fils ou de leur fille; enfin qu'il est impossible de faire sentir à une raison naissante les motifs solides qu'on a ou de défendre ou de prescrire certaines choses; mais tout cela ne fait qu'embarrasser la question au lieu de la résoudre, & ils sont réduits à se jeter à la fin dans celle de la bonté, ou de la corruption originelle de l'homme, c'est-à-dire, dans un océan qui n'a ni fonds ni rives. Confucius a eu la sagesse d'éviter ces disputes, & s'en est tenu à parler de ce qui est pratiqué, usuel & reconnu pour indubitable. Le saint, dit-il, enseigne à changer

les craintes de l'enfance en respect, & ses affections en amour. La crainte en effet n'est qu'un sentiment bas & servile qui courbe l'ame & la referme; les affections du cœur ne sont qu'une pente aveugle & volage qui l'entraîne & le subjugué. Quelque utiles qu'elles soient dans un enfant, il faut les faire repêtrer par les mains de la sagesse, pour qu'elles soient dignes de l'homme en devenant des vertus: or, c'est là le grand objet des soins du saint. Il conserve le fond de la crainte dans tout ce qui tend à éloigner des fautes, à en inspirer le repentir, à en presser la réparation; mais en même temps, il détourne l'attention de dessus les châtimens pour l'occuper toute entiere de la prééminence, de la supériorité & des droits de la paternité, afin de faire succéder le respect à la peur des punitions. Ce respect intime & sincere s'épure par les grands motifs qui l'ont fait naître, & se soutient par eux dans les occasions les plus critiques. Le passage des affections à l'amour est encore plus facile, & acheve celui de la crainte au respect. Il ne faut que montrer à l'homme qu'il n'est qu'une même chose en quelque sorte avec son pere & sa mere, qu'il se doit tout entier à eux, & que leur tendresse surpassant encore leurs innombrables bienfaits, ce n'est qu'en les aimant de cœur qu'il peut s'acquitter envers eux. Tout alors dans l'univers lui parle des auteurs de ses jours, & la capacité de son ame

corriger, ni sa politique de menacer pour gouverner ; c'est qu'elle remonte jusqu'à la source & porte sur la base de tout.

Les rapports immuables de pere & de fils découlent de l'essence même du *Tien* (24), & offrent la première idée de

ne suffit plus pour contenir les sentimens de son amour. Il voudroit les communiquer à tout le monde, rien ne lui coûte, dès qu'il s'agit ou de leur témoigner son amour ou de leur procurer celui des autres. Un pere & une mere s'attachent à leur enfant par la peine qu'il leur coûte, un fils s'attache encore plus tendrement à son pere & à sa mere par les marques qu'il leur donne de sa reconnaissance. L'affection de la nature passe des sens dans le cœur & dans l'ame, s'y spiritualise, s'y transforme en vertu & y attire toutes les autres. L'amour d'un sexe pour l'autre, malgré tous ses transports, n'a jamais fait tant d'heureux que l'amour filial, ni tant de bons citoyens, de héros & de sages ; il a fait au contraire beaucoup de malheureux & de scélérats, & l'amour filial n'en a jamais fait aucun. *Luchtchi* prétend que c'est parce que le premier ne croît que par des faiblesses, & le second par des vertus ; selon *Lieou-tchi*, c'est que celui-là trouve toujours des mécomptes, & que celui-ci n'en trouve jamais ; *Léang-eulh* pense que c'est à cause que l'un use la sensibilité du cœur en l'épuisant, au lieu que l'autre l'augmente sans cesse : tous les deux, dit *Lin-pé*, sont dans leur premier germe, un penchant que le *Tien* a mis dans l'homme, & qui tiennent d'aussi près à sa nature que

sa raison ; mais outre que l'amour filial a les prémices de son cœur & de ses vertus, plus il est vif, délicat & généreux, plus il sort de la sphere des passions & entre dans celle des vertus ; au lieu que l'amour conjugal s'insinue dans l'ame par les sens, la courbe vers eux, & la livre tellement à leurs impressions, que lors même qu'il est plus extrême, il se trouve aux prises avec les vices. *Ngnan-tchi* laisse à côté toutes ces questions plus puériles que philosophiques, & observe fort sensément, à sa manière, que ce qui assure la supériorité d'excellence & de dignité à l'amour filial sur l'amour conjugal, c'est que plus il est parfait, plus il elargit le cœur & eleve l'ame ; au lieu que celui-ci retrécit l'un & abaisse l'autre au point d'attenter à la Piété Filiale même.

(24) ( Les Commentateurs ne disent que des mots sur ces paroles ; mais comment pourroient-ils les bien expliquer, puisqu'ils ne sauroient en entrevoir le sens sublime & ineffable ? Quelques-uns ont pris le parti de citer le texte de *Tao-té-king*. *Le Tao est vie & unité, le premier a engendré le second, les deux ont produit le troisieme, les trois ont fait toutes choses ; c'est-à-dire, qu'ils ont tâché d'expliquer un texte qui les passe, par un autre où ils ne comprennent rien* ).









notions dans l'enseignement , c'est laisser les peuples sans voie ; car enfin tout ce qui brouille ou altere la connoissance du bien , tourne en ruine pour la vertu ; & pût-elle se conserver , le sage lui refuseroit son estime (28). O qu'il est éloigné de contredire ainsi les premieres idées de vertu & de devoir ! Ses paroles sont d'un vrai qui eclaire , ses actions d'une innocence qui charme , ses vertus d'une pureté qui inspire le respect , ses entreprises d'une sagesse qui en persuade l'imitation , ses manieres d'une décence qui attire les regards , toute sa conduite enfin d'une réserve qui sert de regle. C'est ainsi qu'il guide les peuples (29) ;

à ceux qu'ils peignent d'abord en beau & qu'ils veulent conduire à une scélérateffe consommée.

(La façon de penser des Chinois sur cette matiere est telle , que dire d'un homme *Pou-hiao* , il n'a pas de *Piété Filiale* , c'est dire equivalentement qu'il est pétri de vices. En conséquence , la premiere chose qu'on demande sur quelqu'un qu'on veut connoître , c'est s'il a son pere & sa mere , & comment il en use avec eux. Si un bâtard est ici le plus vil des hommes , ce n'est point à cause de la honte de sa naissance ; mais parce que n'ayant pas été dans le cas de connoître & de pratiquer la *Piété Filiale* , on ne le croit pas capable d'aucun sentiment , ni d'aucune vertu : aussi ceux qui sont dans ce cas , ne manquent jamais de se faire adopter par quelqu'un. Un Européen qui arrive ici , trouve fort singulier qu'on lui demande des nouvelles de son pere & de sa mere , quel est leur âge , &c. Mais il ne faut pas y regarder de bien près pour voir que cet usage & bien d'autres semblables , tiennent

aux idées générales des Chinois sur la *Piété Filiale*).

(28) Confucius renverse ici les philosophes de son temps qui , pour se faire un nom par les attentats de leur génie , attaquoient tous les principes , frondoient la croyance générale , & se cantonnoient dans des systêmes pleins de mensonges & de subtilités. La maniere dont il le fait doit servir de modele à tous les siècles. Au lieu d'entamer des questions qui auroient porté au tribunal du public des discussions qu'il n'est pas capable de saisir , il coupe court à tout par cet axiome infallible : *Tout ce qui brouille ou altere* , &c. Les plus bornés en sentent la force & la vérité ; les plus éclairés ont peu de raisonnemens à faire pour y trouver une réfutation complete de tous les sophismes qu'on met en œuvre pour les offusquer. *Quand des esprits faux , audacieux & eloquens se donnent carrière sur certains sujets* , dit Kouang-leang , c'est leur livrer le public qui de le leur laisser prendre pour juge.

(29) Voilà la maniere dont Con-



dans les mœurs publiques, & les loix qu'il établit ne trouvent ni résistance ni obstacles. *O vertu de mon Roi, dit le Chi-king, vous êtes sublime & sans tache!*

Un fils qui a une vraie Piété Filiale s'applique sans relâche à servir ses parens (31); il ne se départ jamais du plus profond respect jusques dans l'intérieur de son domestique (32); il pour-

compatir à leurs maux, exiger moins de ses Officiers que de lui-même, punir avec peine, pardonner avec joie, se faire justice sur ses défauts, & sur-tout être bon fils, bon epoux, bon pere, bon frere, bon parent & bon ami, tous les cœurs se tournent vers lui, se donnent à lui. Or, cette universalité de respect & d'amour, est une impulsion générale vers la réforme des mœurs; les plus lâches trouvent facile ce que le Prince fait, & aspirent à l'imiter. Le paysan, au fond de son village, ne se pardonneroit pas de parler grossièrement à son pere & à sa mere, tandis qu'il fait que le Prince descend de son trône pour se prosterner devant l'Impératrice sa mere. Les enfans apprennent leurs devoirs dans les exemples de leurs parens, & la nouvelle génération qui se forme est toute acquise à la vertu.

(31) La Piété Filiale est une vertu du cœur, mais elle ne s'y renferme pas. Semblable au feu qui répand sa chaleur & sa lumière sur tout ce qui l'environne, elle perce au-dehors dans le maintien, dans les paroles, dans les actions & dans toute la conduite: elle y fait eclater sans cesse un respect & un amour sans bornes. On peut se parler jusqu'à un certain point des

démonstrations les plus vives de la Piété Filiale, on peut en parler le langage & en faire les œuvres, sans en avoir les sentimens; mais on ne sauroit en avoir les sentimens sans qu'ils percent au-dehors à tout propos.

(32) Les motifs du respect qu'inspire la Piété Filiale sont toujours les mêmes: pourquoi se démentiroit-il dans l'intérieur de la maison? S'il est véritable, il doit être le même qu'en public, non qu'il faille l'assujettir à tout ce que prescrivent l'etiquette & le cérémonial dans les fêtes, au nouvel an, &c. mais sans y mettre autant d'appareil, il peut être aussi noble, aussi expressif & peut-être encore plus touchant. Un fils vraiment respectueux est encore plus attentif sur soi-même qu'un courtisan que le Prince honore de sa familiarité; quelque amitié qu'un pere & une mere lui témoignent, quelque liberté qu'ils lui accordent, quelque ordre même qu'ils lui en donnent, il ne se permettroit pas un geste, une posture, un maintien, une façon de se tenir & de s'asseoir en leur présence dont il pût rougir devant un étranger. Les Anciens étoient admirables en cela comme en tout le reste: ils étoient si éloignés de se donner des libertés dans le secret de leur do-











grand de tous est le défaut de Piété Filiale (38). Qui se révolte contre son Souverain, ne veut personne au-dessus de soi; qui rejette le saint, ne veut dépendre d'aucune loi; qui abjure la Piété Filiale (39), ne veut avoir personne à aimer: ce qui fait ouvrir la porte à des désordres qui anéantissent toute règle & tout bien (40).

qu'on eût recours aux supplices, & encore plus qu'on condamnât à mort. Au lieu que depuis *Li-ouang*, qui monta sur le trône l'an 878 avant J. C., les exécutions furent très-fréquentes dans tout l'Empire, sous le regne de quelques Princes & Empereurs cruels.

(38) Il importe peu de savoir si le défaut de Piété Filiale est renfermé dans les trois mille crimes ou ne l'est pas, l'essentiel est que, selon la doctrine invariable de toute l'antiquité, c'est le plus grand, le plus atroce & le plus fatal de tous les crimes. Quelques Lettrés de la dynastie des *Han* entreprirent de prouver que ce qui attaque les devoirs de la Piété Filiale est directement contraire à la nature de l'homme, à la raison, à la conscience, aux loix, au bien de la société, au repos des familles, au bonheur des particuliers & met l'homme au-dessous des bêtes les plus féroces; mais, comme dit *Yen-tchi*, c'est faire outrage à son siècle, que d'insister sur de pareilles preuves: c'est le glaive du bourreau qui doit les administrer à qui les demande; aucun barbare ne les a jamais demandées.

• (39) L'homme est fait pour aimer ses semblables; il doit plus aimer ceux à qui il tient de plus près par son séjour, ses habitudes,

ses besoins, ses devoirs, par leurs services, par toute son existence; or, il est lié à ses parens par les liens les plus étroits; puisque c'est avec eux qu'il a commencé à vivre & qu'il a toujours vécu, que c'est à eux qu'il doit sa vie & la conservation de sa vie, qu'il n'a rien & n'est rien dans le monde que par eux. S'il ne les aime pas, il n'aimera ni ne pourra aimer personne, puisqu'il abjure la nature & anéantit toute sensibilité, & toute reconnoissance.

(40) Pour bien prendre ici la pensée de Confucius; il faut se souvenir que dans les malheureux temps où il vivoit; la doctrine de la Piété Filiale étoit attaquée & combattue par quelques philosophes, qui, pour faire leur cour aux Princes, prirent sur eux d'en justifier les attentats les plus révoltans. Ces adulateurs sentoient bien que la révolte d'un fils contre son père, les guerres d'un cadet contre son aîné, pour le détrôner, attaquant de front les premières vérités de la morale, & renversant de fond en comble toute probité & toute justice, ils ne pouvoient colorer la noirceur de ces crimes qu'en érigeant en principe que la Piété Filiale n'étoit qu'un devoir factice & imaginaire. Ils osèrent l'entreprendre; & se jetterent sur l'excellence,

La Piété Filiale, continua Confucius, est le moyen le plus aimable d'enseigner au peuple les affections & les bienfaisances

l'utilité, la beauté, la supériorité, l'universalité & les prééminences de l'humanité, pour faire illusion à la multitude par de grands mots. Ils ne tarissoient pas sur les louanges de cette bienheureuse humanité, qu'ils appelloient le *grand espoir*, le *charme*, le *soutien* de la société humaine, & la source in-tariflable de tous les biens dont on y jouit; ils se récrioient sur la barbarie des siècles passés qui avoient été insensibles à son amabilité; ils faisoient des peintures éblouissantes des sentimens qu'elle inspire: *Comme si l'humanité des humains, dit excellemment Lieou-hiang, ne consistoit pas à s'aimer d'abord soi-même dans ceux à qui on doit d'être homme parmi les hommes.* Ces nouveaux docteurs cependant furent écoutés & applaudis: l'humanité devint un cri de sagesse & de vertu dont retentissoient tous les livres de morale & de politique. *On comparoit effrontément aux Yao & aux Chun, dit Sun-hio, de petits Princes plongés dans la débauche, qui ne faisoient quelque bien à leurs vassaux que pour effacer l'horreur de leurs attentats contre la Piété Filiale, & s'en assurer le fruit.* Comme ce fanatisme n'avoit pris que dans quelques principautés où toutes les loix étoient sans vigueur, parce que les Ministres, les Généraux & les Grands trahissoient sans pudeur les Princes parricides pour qui ils avoient trahi leurs devoirs; Confucius prit le biais de passer en principe le fait

que tout le monde voyoit: Que la Piété Filiale renversée, tout devient ecueils, précipices & abîmes dans la société. *Un pere sans doute est le premier souverain de son fils, son premier maître & son premier seigneur. A qui obéira-t-il? qui croira-t-il? qui aimera-t-il, s'il ne veut ni lui obéir, ni le croire, ni l'aimer? Mais les faits subsistans que tout le monde voyoit, étoient encore plus décisifs pour la multitude que toutes ces raisons, & Confucius fit beaucoup mieux sans contredit, de les montrer du doigt que d'en articuler la cause.* *Lin-tchi* de la dynastie passée observe à cette occasion qu'en matière de doctrine & de morale, les plus grandes erreurs sont toujours séduisantes. Quand quelque intérêt dégoûte de la vérité, les exemples les plus frappans n'arrêtent rien: *Tous les malheurs, dit-il, qui anéantirent l'ancien gouvernement, ne sauverent pas les dynasties des Soui, des Tang & des derniers Song, de la folie de vouloir substituer l'humanité à la Piété Filiale, & de se perdre par-là.* *Comme les Lettrés de la dynastie des Song étoient plus subtils, plus raisonneurs, plus discrets & plus adroits que leurs prédécesseurs dans cette carrière de mensonges, ils présentèrent l'humanité dans un si beau jour, ils eleverent si haut le trône où ils la mirent, ils lui firent honneur si adroitement des vertus des premiers âges, ils en peignirent les sentimens d'une manière si aimable, si touchante & si tendre, que leurs*

de l'amour; l'amitié fraternelle est le moyen le plus aimable de persuader au peuple les egards & les déférences du sentiment (41); la musique est le moyen le plus aimable de réformer

*ouvrages sont encore aujourd'hui des pièges dangereux pour les esprits superficiels. Tao-tée, Tcheou-tée, Tchou-tée & les deux Tchîn-tée, ne s'accordent bien que sur cet article, & j'ai toujours craint que leurs nombreux ouvrages, au lieu de nous conserver le bon goût, comme on le prétend, ne nous ôtent d'autant plus infailliblement la doctrine antique de la Piété Filiale, qu'ils font plus semblant de la respecter. L'Empereur Hiao-tsong, quoi qu'ils aient dit de sa gloire, les comparoit à cet égard à une courtisane qui joue les timidités de la pudeur & de la modestie avec ses nouveaux amans.*

(41) Quand on a voulu renverser les premières règles des mœurs & les vérités capitales qui sont le point d'appui de la société, sous les régnes des Princes qui n'étoient pas décidément mauvais, on a toujours commencé les attaques par des choses qui en paroissent fort éloignées & de nulle conséquence. Le *Li-ki* & le *Lun-yu* en fournissent une preuve bien sensible. Les doutes qu'on y propose à Confucius en matière de Piété Filiale, ne roulent que sur des particularités du cérémonial pour prendre, quitter, changer, commencer, &c. le deuil. Comme tout cela est susceptible de bien des interprétations & changemens, à raison de la variété des conjonctures, ce sage avoit besoin de toute sa pénétration pour ne pas donner prise dans ses réponses.

Mais le public n'étoit pas si clairvoyant que lui, ni si en état de défendre le cérémonial. On prit d'abord occasion de la difficulté de tout concilier, pour dégoûter des règles des Anciens, & puis de faire des raisonnemens sur ce qu'étoient arbitraires & indifférentes dans leur première institution, il ne falloit pas s'en faire une gêne. Cela conduisit tout droit à examiner la nature des devoirs de Piété Filiale auxquels se rapportoient ces règles de cérémonial, & ensuite quels étoient ces devoirs & d'où ils dériveroient. Arrivé une fois à discuter la nature, la nécessité & la justice de ces devoirs, sous prétexte de mieux approfondir le cérémonial dont ils sont la base, on se donnoit carrière, & la multitude croyoit commencer à faire usage de sa raison, parce qu'elle commençoit à prononcer sur ses devoirs & à s'en croire l'arbitre. Les sentimens se partageoient; la nouveauté, l'esprit de parti, le goût du faux faisoient élever la voix au peuple nombreux des oisifs; & comme dit *Li-ké-hiao*, de la question de la forme des habits de deuil, on en vint à prétendre que la Piété Filiale n'étoit qu'une bienséance & une invention politique, qui ne dériveroit point de la nature de l'homme, comme la justice, la probité & l'humanité. Qu'on étudie les Annales avec réflexion, & on verra que tous les siècles se ressembloient à cet égard.



des egards qu'on a pour son pere, un cadet est flatté des attentions qu'on a pour son aîné, un vassal est charmé des honneurs

grands aux yeux du peuple; 4°. il a fixé un langage particulier pour parler à l'Empereur, lui répondre, lui demander des graces, le remercier de ses dons, signifier les moindres volontés, nommer tout ce qui lui appartient, &c. 5°. ou il cache l'Empereur à la multitude, ou il ne lui montre que dans une pompe qui cache l'homme & ne laisse voir que le Souverain; encore le gêne-t-il alors par une etiquette sérieuse & austere qui regle son maintien, ses manieres, ses gestes, & détermine jusqu'à ses paroles, pour empêcher que ses passions ne percent, & pour le forcer à être paré au moins des apparences des vertus qu'il devoit avoir. Ce cérémonial ne se borne pas-là: tout ce qu'il a déterminé pour l'Empereur a également lieu, dans une proportion réglée, sur les rangs, les dignités, les emplois, pour les Princes, les Grands, les députés de l'autorité publique & les gens de lettres parmi lesquels on les choisit. Le peuple qui les trouve tous entre lui & l'Empereur, se croit d'autant plus loin de sa personne, qu'il les voit séparés les uns des autres, rendre à leurs supérieurs tous les respects qu'ils reçoivent de leurs inférieurs, & leur obéir de même. Tout cela contribue à cette harmonie de subordination qui augmente l'impulsion de l'autorité à proportion qu'elle descend de plus haut...

Le cérémonial *civil* n'a point

de sceptre; ses loix ne sont que des conventions de concorde & d'amitié, de sentiment & d'honneur. Or, soit qu'on considère la maniere dont il rapproche les grands des petits, par les civilités, les bontés, les marques de considération & d'attachement; ou comment il entretient & conserve le niveau de l'égalité dans les différens ordres de citoyens, par les honnêtetés, les déférences & les egards réciproques; ou combien il tranquillise, console & encourage ceux qui sont placés aux derniers rangs, en les distinguant de leur personne; soit qu'on l'envisage comme une loi à part qui ôte à chacun ses droits pour les transférer aux autres, supplée aux vertus sociales en exigeant la représentation, compense l'inégalité des rangs & des fortunes par les sentimens obligeans qu'elle ordonne de témoigner & qu'elle ne donne pas droit d'exiger; sous quelque rapport, dis-je, qu'on considère & envisage le cérémonial *civil*, il est dans le gouvernement, comme dans les grandes machines la graisse dont on enduit les effieux des roues; il en facilite les mouvemens, empêche le bruit, & conserve tout en diminuant les frottemens. Plus une nation est civilisée, policée, honnête, attentive & modérée, plus les mœurs publiques ôtent au commandement de sa rigueur, & à l'obéissance de sa servitude; ce qui fortifie d'autant l'au-

qu'on rend à son maître, un million d'hommes est enchanté des honnêtetés qu'on n'a faites qu'à un seul. Ceux qu'on distingue ainsi, sont en petit nombre, & tout le monde s'en réjouit (44); c'est donc le grand art de régner.

torité suprême, qui n'a besoin alors que d'une impulsion légère pour produire le mouvement du bon ordre, & se ménage par-là une force invincible pour vaincre les obstacles, lorsqu'il s'arrête.....

Le cérémonial *domestique* réunit tout-à-la-fois le cérémonial politique & le cérémonial civil. Comme le premier, il met dans l'intérieur des familles une subordination d'autant plus aimable, qu'étant réglée sur le nombre des années & sur les degrés de parenté, chacun espère tous les respects, toutes les obéissances & soumissions qu'il rend, & les voit s'approcher de jour en jour, ou même commence à en jouir. Comme le cérémonial civil, il couvre de fleurs le joug du devoir, & met dans le commerce de la vie une continuité d'attention, de prévenances, de ménagemens, de soins, de condescendances & d'amitié qui flattent l'amour-propre, en imposent aux passions. Or, en réunissant ainsi ce que l'un & l'autre a de plus propre à amollir les volontés, il en prépare & assure l'observation; mais outre cela, il affermit directement le pouvoir souverain, parce qu'il va plus loin, s'étend à plus de choses & est plus continu. Qui obéit au clin d'œil d'un vieillard, ne résistera pas à l'ordre d'un Mandarin, & qui se taxe lui-même pour une fête de fa-

mille, ne murmurerà pas contre des impôts.

(44) Plus on a lu l'histoire, moins on comprend comment la plupart des Empereurs ont été assez aveugles sur leurs intérêts pour ne pas faire usage d'un moyen si aimable, si noble & si facile de consacrer leur autorité & de l'affermir. *Lieou-hiang* observe que les fondateurs des nouvelles dynasties sont ceux de tous les Empereurs qui s'en sont le plus fervi. Est-ce parce que ayant été de plus grands hommes, il entroit plus de vertu & de sagesse dans leur manière de régner, ou parce que leur autorité étant plus nouvelle, ils croyoient avoir plus besoin de la faire aimer pour l'affermir? Laquelle que ce soit de ces deux raisons, les avantages qu'ils en ont retirés, rendent témoignage à la sagesse de Confucius. Mais que prescrit-il ici aux Princes? que leur insinue-t-il? *Tsong-koué* répond: *Un Prince qui se demande n'est pas capable de le faire*: & les Critiques de *Tsong-koué* ont ajouté: *Lui ne l'étoit pas de le dire*; ce qui est très-vrai dans un sens. Confucius lui-même n'en seroit pas venu à bout, parce que c'est à l'occasion, au moment, aux circonstances à particulariser ce qui convient. On ne peut que tracer des règles générales dont chaque Prince fait l'application selon son génie,











*vertu qui conduit les peuples à ce qu'il y a de plus grand, en suivant la pente de tous les cœurs (48) !*

tistes ajoute au prix de l'or, si les pierreries & les perles s'embellissent sous leurs doigts, si nos soieries imitent la peinture de si près, si nous trouvons chez nous mille curiosités qui nous attirent l'argent des étrangers, n'est-ce pas lui qui a donné l'essor au génie & poussé les inventions de l'industrie ? Que peuvent dire nos poètes & nos orateurs que nos alliés & nos ennemis même n'aient dit avant eux ? Quelques monumens que nous élevions pour signaler notre amour & transmettre aux siècles futurs les miracles de son regne, le glorieux surnom de *pere & mere des peuples*, que l'histoire fera voir qu'il a si bien mérité, lui assurera une immortalité bien plus desirable. Si nous sommes véritablement zélés pour sa gloire, assurons-lui ce beau surnom en marchant à sa suite dans les sentiers de la Piété Filiale, de la probité, de la bienfaisance, de la bonté, de la modération & de toutes les vertus qui ont fait réussir tous ses projets. Il suffiroit de dire que c'est-là son plus grand desir, ce qui le flattera plus dans nos sentimens pour sa personne sacrée, parce qu'il est véritablement *le pere & la mere de son peuple*.

(48) Les hommes sont portés au bien par leur conscience, par leur raison, par l'amour de leur propre excellence, par les attraits de la vertu, par les satisfactions & les avantages qu'ils y trouvent, & par la pensée de la mort. Mais ils sont

encore plus vivement portés au mal par la séduction des objets extérieurs, par les egaremens de leur raison, par la vivacité de leurs passions & par la foiblesse & l'inconstance de leur cœur : aussi est-il infiniment plus facile de les entraîner dans le vice que de les faire entrer dans les sentiers de l'innocence. Un mauvais Prince corrompt rapidement les mœurs de ses sujets, par son seul exemple ; il ne fallut que peu d'années aux *Kié* & aux *Tcheou* pour pervertir tout l'Empire. Un bon Empereur au contraire a besoin d'une sagesse supérieure & d'une vertu sans reproche, pour gagner ses peuples à la vertu. Il y trouve une infinité d'obstacles & de difficultés, & ce n'est qu'à force de soins, d'application, de zèle & de patience qu'il en vient enfin à bout après bien des années. Les *Tching-tang* & les *Ou-ouang* eurent beau déployer toutes les ressources de leur bienfaisance & de leur générosité, leur regne entier suffit à peine pour consommer la réforme des mœurs publiques. C'est à eux que Confucius fait allusion & applique les paroles du *Chi-king* : *Combien parfaite*, &c. Mais il prétend moins louer ces grands Empereurs, qu'apprendre à tous les Princes à ne pas se flatter de changer les mœurs publiques par des loix & des instructions, des menaces & des promesses, des châtimens & des récompenses, des peines même & des coups d'auto-



Bien né doit essentiellement aimer & chérir, respecter & honorer, contenter & rendre heureux; illustrer & immortaliser ses parens; mais j'ose demander encore, si un fils qui obéit aux volontés de son pere remplit par-là tous les devoirs de la Piété Filiale (50)? Que me demandez-vous, répondit Confucius? L'Empereur avoit anciennement sept sages pour censeurs, & quoiqu'il donnât dans de grands excès, il ne les pouffoit pas jusqu'à perdre l'Empire. Un prince avoit cinq sages pour le reprendre, & quoiqu'il donnât dans de grands excès, il ne les pouffoit pas jusqu'à perdre ses Etats. Un Grand de l'Empire avoit trois sages pour le reprendre, & quoiqu'il donnât dans de grands excès, il ne les pouffoit pas jusqu'à perdre sa maison.

(50) Pourquoi *Tfeng-tsé* semble-t-il réduire tous les devoirs de la Piété Filiale à l'obéissance? C'est qu'en effet elle les renferme tous, & est comme le dernier terme & la plus haute perfection de cette précieuse vertu. L'éducation & l'habitude conduisent à respecter un pere & une mere, la pente du cœur & l'impulsion du sang à les aimer, l'amour de sa réputation & de son repos à leur rendre des soins; mais il n'y a qu'une Piété Filiale eminente qui puisse leur faire rendre une obéissance universelle & continuelle. *Cette obéissance est le triomphe de la Piété Filiale*, dit Lieou-hiang, *parce qu'elle est prise sur les passions & sur l'amour-propre, qu'elle travaille sur toute l'ame, dompte l'esprit, captive le cœur & domine toute la conduite.* Dans tout le reste, on ne sacrifie que ses biens, ses aises, son repos; mais dans l'obéissance, on sacrifie ses pensées, ses projets, ses desirs, ses vues;

on fait même plus, on les contredit. Tout le reste a ses jours & ses momens, ses lieux & ses circonstances, au moins pour ce qui est extérieur; mais l'obéissance ne connoît point ces différences & ces alternatives. Ce qu'un pere & une mere ont défendu, on ne peut jamais se le permettre; ce qu'ils ont ordonné, il faut toujours le faire. L'obéissance qu'on rend au Souverain, ne regarde que la vie civile; celle qu'on rend à un supérieur, n'a trait qu'à ce qui est de son emploi; celle qu'on a pour un maître, n'a lieu que pour l'ordre des études; au lieu que celle-ci attachée aux pas d'un fils comme son ombre, lui demande compte par-tout de toutes ses actions, le poursuit jusques dans l'intérieur de sa demeure, & *acheve de lui enlever, comme dit Tchin-tsé, le peu de liberté qu'il a sauvé de son Souverain, de ses supérieurs & de ses maîtres.*





voilà pourquoi ils servoient le *Tien* avec tant d'intelligence : ils servoient leur mere avec une vraie Piété Filiale ; voilà pourquoi ils servoient le *Ti* avec tant de religion : ils estoient pleins de condescendance pour les vieux & pour les jeunes ; voilà pourquoi ils gouvernoient si heureusement les supérieurs & les inférieurs. Le *Tien* & le *Ti* étant servis avec intelligence & avec religion, l'esprit intelligent se manifestoit. L'Empereur lui-même a des supérieurs à qui il doit des respects, c'est-à-dire, son pere ; des anciens, c'est-à-dire, ses aînés (54). Son respect eclate dans

*usurpations prétendoient dominer. Les peuples accoutumés aux révoltes & aux troubles ne plioient sous le joug que par intervalle, & pour comble de maux, des minorités & des régences suspendoient ou changeoient sous un regne ce qui avoit été commencé sous le précédent. Quelle position plus délicate, plus critique, plus périlleuse ! L'ascendant de la Piété Filiale qu'on avoit prise pour point d'appui & pour bouffole, surmonta & anéantit tous les obstacles, & affermit tellement l'autorité des Empereurs, qu'ils exécuterent avec succès tout ce qu'ils entreprirent. Les honneurs qu'ils décernerent à leurs ancêtres, les respects qu'ils rendirent à leurs parens, les droits qu'ils accorderent aux peres sur leurs enfans, les distinctions qu'ils accorderent aux vieillards, les bienfaits qu'ils répandirent sur les veuves, les orphelins & les malades ; les caresses & les présens qu'ils firent à ceux qui se distinguoient par leur Piété Filiale, subjuguèrent tous les cœurs, mirent le bon ordre par-tout, & rendirent la Chine plus florissante & plus redoutable aux étrangers qu'elle ne l'avoit jamais été. Ou-ti, un des premiers Empereurs*

*de cette célèbre dynastie, gouvernoit plus facilement toutes les Provinces que les anciens Princes feudataires leurs petits Etats, & ses armes victorieuses multiplioient tellement ses conquêtes au nord & au midi, à l'orient & à l'occident, que les tributs seuls des peuples nouvellement soumis auroient suffi pour remplir les trésors.*

(Il faut que nous rendions ici justice aux vrais Lettrés de toutes les dynasties ; fideles à la doctrine de leur maître Confucius par la Piété Filiale, ils l'ont défendue de dynastie en dynastie avec une ardeur & un zele vraiment patriotiques. C'est à eux que les *Han* dûrent ce qu'ils exécuterent de plus beau pour conserver la Piété Filiale, & en faire leur appui. Si toutes les dynasties ne l'ont pas également fait, c'est que les Lettrés n'ont pas été écoutés).

(54) Les aînés dont parle ici Confucius, désignent non seulement les freres aînés que les Empereurs avoient quelquefois, à cause des concubines de leur pere, plutôt meres souvent que l'Impératrice, dont ils estoient toujours



le *Tsong-miao* , afin qu'on voie qu'il n'oublie pas ses parens. Il cultive la vertu, il s'applique à sa perfection, afin de ne pas déshonorer ses ancêtres (55). Il fait éclater son respect dans le

fil, mais encore les oncles paternels & maternels, les cousins-germains & autres Princes de la Famille Impériale plus âgés qu'eux. Selon la grande & invariable doctrine de l'antiquité, quoique l'Empereur (fût-il dans sa première jeunesse) soit totalement indépendant de ses aînés, qui au contraire doivent lui être soumis & lui obéir; la Piété Filiale lui fait un devoir rigoureux de respecter en eux la supériorité de l'âge, de leur faire honneur, & d'avoir pour eux toutes les déférences qui peuvent se concilier avec les droits du sceptre & le bien de ses peuples. Si l'Impératrice mere vit encore, & qu'il descende sans cesse de son trône pour se prosterner devant elle, qu'il fasse la première affaire de la consoler, de la contenter, de la faire jouir de tous les sentimens de son respect & de son amour, *Ses regards même seront obéis*, dit Tchintée, & *d'un bout de l'Empire à l'autre, chacun s'empressera de deviner ses goûts pour prévenir ses desirs. Il n'y a pas un frere aîné, un oncle, une tante, un cousin-germain dans toutes les Provinces, ajoute-t-il plus bas, qui ne prenne pour son compte tout ce que l'Empereur fait pour honorer les siens, qui ne lui en sache gré, qui n'en soit flatté, qui ne prenne à tâche par reconnaissance, d'inspirer à la jeunesse un grand amour & un grand respect pour son auguste personne.*

Tome IV.

(55) La doctrine des modernes est parfaitement d'accord sur ce point avec celle des anciens. Les hommes d'Etat ne sont sujets fidèles & citoyens patriotes, qu'autant qu'ils ont dans un degré supérieur cette élévation de pensée, cette probité de cœur, & cet amour du vrai, qui n'écourent que le devoir dans le service du Prince & de l'Etat. Qui cherche sa gloire, sa fortune, ou quelque autre intérêt dans les soins de l'administration publique, trahira infailliblement ou le Prince ou la patrie. Confucius, pour peindre d'un seul trait un sage qui s'est dévoué aux travaux du ministère par Piété Filiale, dit: *Qu'il ne porte au Palais que des pensées de fidélité, & n'en rapporte, &c.* En effet, dès-là qu'il n'a en vue que de donner une grande idée de ses parens & de les rendre chers à tout l'Empire, ses pensées doivent toutes se porter vers le bien public. L'ambition, la soif des richesses, le fracas des succès ne lui coûtent pas un desir; il lui faudroit descendre de trop haut pour ramper ainsi dans la bassesse & la misère de ses intérêts personnels. Il est toujours prêt à se sacrifier pour la chose publique, comment se laisseroit-il distraire, par de petits retours sur lui-même, des grands projets de sa magnanimité & de son zèle? Mais aussi qu'une ame de cette trempe se donne de droit pour dire la vérité

K



mourir soi-même (56), en pleurant un mort. Les saints l'ont sagement réglé : le deuil ne dure que trois années, parce qu'il

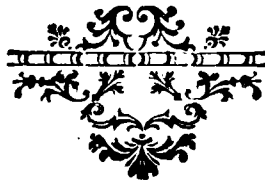
(56) On avoit déjà commencé du temps de Confucius à attenter à sa propre vie, pour ne pas survivre aux morts qu'on pleuroit. Soit dit à la gloire de la Piété Filiale : à quelques excès qu'on se soit porté en ce genre, quand on a eu abandonné l'enseignement de l'antiquité, elle n'a été qu'une occasion fort innocente des délires homicides qui ont changé en arrêt de mort les soupirs & les larmes de deuil. Comme la douleur de quelques filles & de quelques jeunes gens à la mort de leurs pere & mere, étoit montée par degré à une véhémence si extrême, qu'ils en avoient perdu le sentiment & même la vue, les louanges que l'administration publique leur prodigua devinrent un piège pour des favoris & des concubines préférées de quelques Princes. Dans la crainte que l'abus qu'ils avoient fait de leur crédit ne retombât sur eux, ils attenterent sur eux-mêmes pour s'immortaliser par leur prétendue fidélité. Ce premier pas fait, les successeurs de quelques Princes obligèrent leurs domestiques & leurs concubines, leurs favoris & leurs Ministres à aspirer à cette espèce de gloire. Dès la quatrième année de *Li-ouang* (678. avant J. C.), on força les plus zélés serviteurs du Prince de *Tsing* à se donner la mort pour ne pas survivre à leur maître ; & la trentième année de *Hiang-ouang* (621. avant J. C.), cent soixante-dix

personnes rendirent le même honneur à la mémoire d'un autre Prince de *Tsing*. Confucius ne pouvoit pas attaquer directement un abus qui étoit protégé par la politique de plusieurs des Princes de l'Empire ; il se contenta de prendre occasion de la douleur de la Piété Filiale pour le proscrire comme un attentat contre la nature, & une frénésie aussi barbare que ridicule & insensée ; mais à la honte de la raison humaine, la sagesse de ses maximes a échoué pendant bien des siècles contre les fausses doctrines, les ruses de la politique & le fanatisme des passions.

(Les Commentateurs devoient à la vérité, quelque chose de plus. Il est de fait que quoique les Lettrés & presque toute la nation regardent comme un attentat de se défaire de soi-même, pour ne pas survivre à une personne chérie, les exemples de ces suicides se renouvellent sans cesse, & sont une espèce de bienfaisance pour les personnes d'un certain rang parmi les Tartares. On a dit bien des fois, depuis que nous sommes en Chine, à la mort de plusieurs Princes, que leurs épouses, concubines, officiers, esclaves, étoient allés les accompagner chez les morts. Nous ne pouvons mieux faire entendre où en sont les choses ici sur cet article, qu'en disant qu'on en raisonne, en parle & en juge à-peu-près comme en Europe du duel).

faut une décision commune pour les peuples, & qu'il doit avoir un terme. Je n'ai rien de particulier à vous dire sur les cérémonies funebres, ajouta Confucius, vous les savez. On prépare une biere & un cercueil, une robe & des habits; on eleve le cadavre sur une estrade, & on range devant, des vases ronds & quarrés; on se lamente & on se désole, on se meurtrit le sein & on s'agite, on pleure & on soupire. On accompagne le convoi, en s'abandonnant à toute sa douleur, & on choisit avec soin le lieu de la sépulture; on met le cadavre avec respect dans son tombeau, & on eleve un *Miao* pour *Hiang* son ame; on fait des *Tsi* au printemps & en automne, & on conserve chèrement le souvenir des morts auxquels on rougiroit de ne pas penser souvent.

*Conclusion.* Honorer & aimer ses parens pendant leur vie, les pleurer & les regretter après leur mort, est le grand accomplissement des loix fondamentales de la société humaine. Qui a rempli envers eux toute justice pendant leur vie & après leur mort, a fourni en entier la grande carrière de la Piété Filiale.





périale des Sciences nous fit l'honneur, il y a quelques années, de nous en envoyer par la voie du nouvel Archimandrite qui venoit à *Pé-king*, & quoiqu'elles fussent restées long-temps en chemin, elles réussirent presque toutes, parce qu'elles étoient venues par la Caravanne. Le chemin de terre en effet est beaucoup plus court que celui de mer, & préférable à toutes sortes d'égarde. Il s'agiroit donc de se ménager la voie de la Moscovie, pour tirer de Chine les différentes graines qu'on veut avoir; du reste il est bon de favoir que, comme les Moscovites des frontieres font continuellement leur commerce avec les Chinois, cette voie peut avoir lieu sans que la Cour de Moscovie envoie ici ni courier, ni Ambassadeur, ni Caravanne, parce que le transport des graines ne prête à aucun soupçon. A propos de transport de graines, si l'on avoit déjà des *Pe-tsai* en Moscovie, ce qui est assez vraisemblable, il fera très-facile d'en tirer des graines; & cette plante y eût-elle dépéri, nous ne croyons pas qu'il fallût s'en mettre en peine, la douceur de nos climats & la bonté de nos terres lui auroient bientôt rendu tout ce qui la fait tant estimer en Chine.

FIN DU TOME QUATRIEME.

---

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Ouvrage intitulé: *Mémoires concernant les Chinois, Tome IV*; & je n'ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 20 Novembre 1778.

BÉJOT.

*Le Privilege se trouve au premier Volume.*

---

De l'Imprimerie de STOUPE, rue de la Harpe.

VILLE DE LYON

biblioth. du Palais des ARTS